

extraits



archyves.net

YVES PAGÈS

PLUTÔT QUE RIEN

roman

ÉDITIONS JULLIARD
20, rue des Grands-Augustins
75006 Paris

Parasite. *n. m.* et *adj.* : **I.** *Antiq.* Commensal attaché à la table d'un riche, et qui devait le divertir. **II.** (1721) *Biol.* Organisme animal ou végétal qui vit aux dépens d'un autre (appelé *hôte*), lui portant préjudice, mais sans le détruire (à la différence d'un *prédateur*). **III.** (1923) *Fig.* Perturbations dans la réception de signaux radio-électriques. Parasites qui empêchent d'écouter une émission.

142 PAGES

PLUTÔT QUE RIEN

de Patrick Gourvennec

ÉDITIONS JULLIARD

© Éditions Julliard, 1995.

À Patrick Gourvennec

Il y a des moments où l'on se sent seul, où l'on se sent perdu, où l'on se sent inutile. C'est à ces moments-là que l'on a besoin de quelqu'un, de quelqu'un qui nous aime, qui nous comprend, qui nous soutient. C'est à ces moments-là que l'on a besoin de Patrick Gourvennec.

19 octobre 1942. Je profite du papier de toilettes et d'un crayon mine que l'infirmier a oublié pour reprendre où j'en suis. Dans plusieurs journaux soit de l'Occupant soit de l'Occupé, il était paru l'ordre de « tuer tous les pigeons », on ne plaisante pas avec les caractères gras de la Feldkommandantur, « tuer tous les pigeons » ou « les livrer à la Mairie de votre arrondissement », j'ai cru d'abord que, sous ce prétexte, on m'envoyait un avertissement personnel à moi qui n'ai jamais ouvert ces journaux-là, et il ne me viendrait pas à l'idée de travailler pour eux ni pour aucun autre, alors en quoi cette décision me concernait-elle ? En rien, c'est se prêter beaucoup d'importance que d'imaginer qu'on vous montre du doigt quand le conseil s'adresse aux gens en général. L'actualité ne s'arrête pas du jour au lendemain, alors faute de les vendre, j'ai continué à prendre des nouvelles, sauf que le pain rationné suffisait mal à nourrir tous mes pigeons et que certains ne sont jamais revenus de mission ou bien sans leur bague, ce qui aurait dû me mettre en souci, mais

non je me trouvais heureux dans ma volière, beaucoup plus informé que les autres et puis c'est tout. D'habitude, c'est son métier normal au concierge de jaser sur les petites manies de ses locataires, mais sans plus. Là, j'ai senti un changement, à chaque étage, derrière chaque porte où je glissais le courrier chaque matin et soir, on m'en voulait d'être qui je suis, discret tant que possible, peu bavard de nature. En passant devant ma loge d'entresol, on jetait un regard de travers. En me croisant dans la cour aussi. Et toujours la même question dans leurs yeux : qui je suis ? En y repensant, il y avait alors dans mon immeuble pas moins de quarante familles de concierges amateurs et un maniaque à plein temps, moi-même, ce qui ne pouvait plus durer. Qui je suis ? La Gestapo s'est donc présentée aux aurores pour constater les faits qu'on leur avait déjà rapportés par plusieurs lettres jamais signées : j'élevais des pigeons au mépris de la Loi. Sur l'un d'eux, Ido de son petit nom express, ils ont fini par découvrir, roulé à l'intérieur de la bague, le microfilm d'une dépêche datant du mois de juin 1941, sans grande importance mais qui tombait alors très mal : *Tout en colonnes de marbre et en pavages de marqueterie dorée, la troisième et dernière ligne du métro de Moscou est achevée. Les prolétaires russes, qui n'ont ni frontière ni visa, vont enfin accéder au luxe de voyager.* Sur le doyen de mes migrants longs courriers, Novial, ils ont trouvé, non sans lui avoir arraché la patte gauche, une seconde dépêche du même jour : *Après plusieurs mois de réflexion, la Cour Suprême des États-Unis a décidé*

que Mr Arthur Mitchell, seul « homme de couleur » du Parlement américain, n'avait pas eu tort de s'assoupir dans ce wagon-pullman où le contrôleur zélé ne voulait voir que des Blancs. Les autres, Iva et puis Om et aussi Freedoo, passons, étaient partis à temps par la cage d'escalier. Je leur ai fait au revoir de la main, mais bien élevés comme je les connais, ils ont dû revenir chaque soir dans la cour réveiller le voisinage et me venger rien qu'avec leurs fientes et ces maladies dont ils souffrent sans le savoir, comme moi. Maintenant je leur dis adieu.

La perquisition a duré la matinée entière, il fallait les voir recopier centimètre par centimètre mes archives sur le papier peint, ça m'a donné à rire intérieurement, parce que chaque dépêche y figurait à sa place en bon ordre chronologique, toute l'actualité exclusive des vingt dernières années entre mes quatre murs sans fenêtre ni lucarne. Louise, qui détestait que je la regarde dormir le matin de peur que je sois la police de sa conscience, appelait ça un « pense-bête », elle a souvent eu le mot juste avec le recul quand on y réfléchit. Les nazis, eux, parlaient à mon sujet d'une certaine « intelligence avec l'ennemi ». Ils m'ont conduit dans les sous-sols d'un grand hôtel où j'ai peut-être attendu une semaine sans manger ni avoir faim tellement j'étais rassasié par ma propre peur. J'essayais de me rassurer : partout il y a quatre murs, alors même si c'est pire ici, c'est pareil qu'avant, six mètres sur six depuis que je suis venu au monde. Leur « intelligence avec l'ennemi », quand même, ce n'était pas mal trouvé

pour un reporter indépendant comme moi, j'aurais préféré agent de l'étranger. Ensuite, il y a eu les chantages à la baignoire. Malgré tout, dans sa tête engloutie des minutes entières, il s'agit de ne pas se tromper sur l'ennemi qu'on essaye de comprendre. L'ennemi, ce peut être la Gestapo et dans ce cas-là mon intelligence doit les intéresser, mais cet ennemi, à mesure que je m'efforçais de mieux définir son contour géographique, englobait d'autres cas, d'autres continents qui justement faisaient partie des ennemis de la Gestapo, alors comment s'y retrouver ? Certains malentendus paraissent des éternités. « Pour qui travaillez-vous ? » Eux, j'ai compté deux cent quarante-six fois la même question ; moi, la tête sous l'eau, puis en reprenant rien qu'un souffle : deux cent quarante-six fois « personne ». Au bout d'un mois, le ton a changé du tout au tout et j'ai pu avoir un entretien avec une vraie intelligence en face, un civil parfaitement courtois et bilingue qui m'avait mis à la torture pour gagner du temps si l'on peut dire, le temps de se prononcer en détail sur l'exactitude de mes dépêches. Le civil a commencé par réciter presque par cœur certains passages d'un rapport secret qui, et pour cause, n'avait plus tellement de secret pour moi. Dans mon souvenir, cela a pris pas moins de deux heures rien que pour arriver début octobre 1940, après j'ai perdu connaissance : « Ces deux derniers mois, les Américains ont acheté 45 millions de leur propre drapeau, battant ainsi, d'après M. Annin, patron de l'industrie textile, le record établi en 1917 ;

désormais, nul couvre-lit, parapluie, lunettes, bracelet, fixe-chaussettes, voiture pour enfants, n'est plus vendu indépendamment de ses couleurs nationales. Nouvelle exacte, données incomplètes, marge d'erreur nulle. L'URSS vient d'instituer un Service du Travail Obligatoire pour la jeunesse. Un million d'adolescents de quatorze à dix-sept ans y seront incorporés cette année, en attendant mieux. Nouvelle exacte, données complètes, marge d'erreur nulle. » Il est dommage que je ne puisse imiter le rituel de sa voix, d'abord neutre au rappel des dates, puis paisible jusqu'à l'attendrissement avant de se briser net sur ces deux mots : « exacte » et « nulle ». La gamme contrastée de sa lecture rendait assez bien les allers et retours de son intime conviction. Si j'étais lavé de tout soupçon quant à la justesse de mes informations, parce que les bourreaux, eux, savent vous prendre très au sérieux, cette innocence fragile renforçait à son tour une culpabilité qui lui était supérieure. A force d'avoir raison, j'avais de plus en plus tort. On appelle cela un « agent double » et c'est une excellente occasion de remettre à jour son testament. Un ou deux détails pourtant troublaient l'attention dudit ennemi en civil. Lors de mon arrestation, j'avais cité les titres et pages des journaux où mes articulets étaient parus et, la chose me semble aujourd'hui encore incroyable, ces références ne correspondaient à rien, ni non plus mes pigeons télégraphiques trop maladifs à l'usage pour tenir leur envol sur la moitié d'un kilomètre. D'autre part, un grand nombre de mes

dépêches, sans pour autant être fausses, ne répondaient, d'après lui, à aucune exigence de vérité, ce n'est pas très clair, je vais redonner les exemples qu'il m'a donnés : « Début octobre 1939, six mois après la visite d'une mission médicale anglo-américaine sur l'île Bikini, sept cent douze indigènes sont décédés des suites d'une épidémie de grippe », je cite à peu près de mémoire. Vérifications faites, il s'agit de sept cent soixante-six cas de gripes mortelles, mais comment avais-je pu le prévoir, n'est-ce pas ? même approximativement, avant que l'informateur de la Gestapo vérifie, puisque personne, il a répété « personne » plusieurs fois, personne personne n'avait jamais eu l'idée jusque-là d'en faire le décompte. Et ces « 525 lynchages officiels dans l'État de Géorgie entre 1882 et 1940 » ? D'où ils sortent ? Et ces « 86 256 procès de stérilisation auprès des tribunaux eugéniques allemands entre janvier et novembre 1934 », qui en a fait la somme avant moi ? le total tombe presque juste en effet, mais d'où ? Et ces « 2 700 bustes de Marianne jetés à la décharge municipale de Lisieux » ? il a fallu les recompter sur place, alors ? Et ces « 9 580 inséminées artificielles de pays anglophones » incontestables, mais jamais recensées à ce jour ? Et ces « 62 espérantos dissidents » depuis 1889 ? j'arrête là. Autant de chiffres voisins d'une réalité à la fois fidèlement authentique et nullement répertoriée. Il y avait aussi des tas de détails soit invérifiables soit trop évidents, parfois les deux ensemble, comme la notule sur un nouveau Jeu de l'Oie : « en tombant

sur les cases Travail, Famille, Patrie, l'enfant comme l'adulte aura le droit de rejouer », ce n'est pas une vraie dépêche, c'est un sophisme impubliable. Et pas la peine d'ajouter ce rapprochement inutile entre la quantité de mots nouveaux admis dans le Larousse en 1939 et celui des réfugiés espagnols expulsés au cours de la même année. A ce point de l'interrogatoire, mon incapacité à apporter des réponses est devenue mon meilleur allié, d'autant que mes ennemis voulaient me faire avouer un secret auquel ils se mettaient à ne plus croire eux-mêmes, le prétendu secret de mes sources et la liste exhaustive des journaux où, malgré l'évidente imposture, je me vantaais d'avoir travaillé. En gros, j'étais sur le point de devenir inexistant. Voilà, il suffisait de ne rien dire ou faire pour contrarier le nouveau détour de leur conviction. Le silence est un symptôme plutôt commode quand on ne sait pas encore à quel diagnostic on doit se fier. En exagérant, j'aurais pu faire l'idiot mental, me prendre physiquement pour n'importe quoi, un porc sur pieds vendu au marché noir, cela existe, ou une autre idée peu plausible, juste pour compliquer ma personnalité, mais comment s'y prendre vraiment ? Non, ils ont décidé à ma place que je souffrais de folie des grandeurs, c'était déjà mieux que de souffrir, comme ça, sans arrêt noyé et puis dénoyé et puis révanoui pour le seul plaisir du bourreau. L'homme en civil, courtois toujours et qui parlait la plupart des langues vivantes d'Europe, le yiddish excepté, avait d'autres affaires plus graves en cours.

On m'a envoyé à la campagne. Maintenant, c'est un homme en blanc qui s'occupe de moi, le professeur Bini ou Belini, j'ai de plus en plus de mal à m'en souvenir, un psychiatre italien dont la notoriété tient à une découverte récente, de 1938 il me semble, un procédé de sismothérapie exporté ici par le régime mussolinien sous le nom plus facile à retenir en français « d'électrochoc », j'en ai pris acte à l'époque dans une dépêche publiée par *Nouvel Age*, s'il faut l'avouer au docteur je l'avouerai, s'il faut le nier je le nierai, tout tout tout comme il faut, mais avant tout qu'on m'épargne la nouvelle séance d'électrodes. L'homme en blanc a tout de suite vu en moi un cas clinique jamais répertorié dont il pourrait tirer parti. A ma très spécifique folie des grandeurs correspondait forcément un mot nouveau et, pour un psychiatre, inventer un mot nouveau, cela signifie une nouvelle promotion dans son cas à lui. Je vais m'expliquer. Le délirant ordinaire est un fieffé menteur qui part de ses mensonges pour arriver à n'importe quoi de vraisemblable. Moi, c'est tout le contraire, je suis atteint très officiellement de « faussemblance aiguë ». J'ai toute ma raison, mais je voudrais la garder tout entière pour moi derrière quelques apparences menties. Enfin bref, la chose se soigne par l'électricité, d'ailleurs, ici, tout se soigne par l'électricité bien qu'on s'éclaire à la bougie, restrictions obligent, ou aux lampes à huile pour ne pas enflammer les paillasses, non, ce devrait être l'inverse. Les malades n'ont plus la liberté mentale de deviner où l'on est, pas très loin de Lyon j'en ai

la preuve formelle, mais personne ne consent à me croire, à l'Institut Vinatier près de Lyon retenez ce nom et essayez de le rayer de la carte si possible, tant pis pour eux s'ils ne veulent pas rentrer dans le secret, il y a des discussions où l'on préfère en rester là. Au début, je m'imaginais avoir échappé au pire, l'exécution par la Gestapo à cause de mes sentences exclusives parues dans les journaux, mais ce n'était que partie remise, avec les restrictions qui nous obligent à manger le trèfle de la pelouse, les écorces d'arbres et même les coquilles d'œufs ou de noix dans les rares détritrus, « sans tickets » comme on dit par plaisanterie en cachant nos excréments pour plus tard. Les malades n'ayant plus toute leur tête, ils voudraient bien en rêve se manger la cervelle à l'huile ou les testicules au saindoux, alors en se réveillant, mais sans arrêter de mâcher, ils demandent du pain pour accommoder leurs mauvaises humeurs, dommage qu'il n'y ait rien pour aider à dormir les vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je ne me rappelle que d'une exception, celui qui a reçu un colis énorme du marché noir de ses parents, il est mort dans la journée d'une rupture gastrique. Les docteurs ès économies ont encore réduit les portions de pain à l'eau, je me suis battu hier pour empêcher une femme d'avaler en entier le tissu de sa chemise de nuit. On lui a remis les bracelets de force. Le plus pénible à expliquer, c'est qu'en la voyant pleurer, il m'a semblé une seconde à peine reconnaître Louise, non pas celle que j'ai continué d'aimer en songes artificiels, mais une

seconde Louise qui serait devenue cette pauvre folle de trente kilos si on l'avait laissée mourir de faim. Chaque jour, de nouveaux malentendus me mettent au supplice. Ai-je vraiment quelque chose à voir avec la jeune mère qui a perdu son enfant par ses propres moyens et qu'on a mise en cellule avant le procès ? Il m'arrive trop souvent de sortir de l'oubli le corps d'une femme ou le prénom d'un ami pour lui donner l'apparence d'un de ces êtres décharnés que nous sommes tous devenus, mais ici l'avenir ne pèse pas très lourd, alors le passé prend d'un seul coup un relief inattendu. D'un côté il y a le fait médical que petit à petit je perds la mémoire, de l'autre la conscience qui cherche des repères quand même, et en troisième lieu des traces de visages malgré tout, derrière la réalité qui ne ressemble plus à rien. Regardez-moi, il n'y a pas assez de place ici pour mettre mes volontés au propre, c'est signe que je n'en ai plus.

[...]

Mon siège social tient en trois lettres, grand I par Inertie, grand R après Réflexion, grand A pour Abréger. Chaque prête-nom a ses vertus mnémotechniques et l'IRA, sans conteste, s'est toujours bien prêté au jeu. D'ailleurs j'aurais dû commencer par là, dès dix-neuf ans par le miracle improvisé d'une petite annonce, justement, en trois lettres initiales qui ne m'ont plus quitté depuis, Imprésario Recherche Acteur, chose lue, chose crue, approuvée, signée, et moi mal engagé sur les planches, bientôt cloué sur pieds, costumé de neuf à rayures, Stalag XIX B, succès d'estime entre barbelés, moi évadé par hasard jusqu'au hasard d'après, Ici Radio Angleterre, chaque nuit assigné au décryptage amateur des annonces du poste clandestin, raflé par erreur, diagnostiqué fou allié à cent calories par jour, puis rendu à la vie civile sain d'esprit et de peau sur les os, ni fusilleur ni fusillé mais recruté copiste sur fausse recommandation à l'Index des Romanciers Alphabétique pour faire un premier tri parmi les survivants inoccupés, moi

cependant réticent à l'autodafé du papier, exclu sur ordre supérieurement lettré, sans ressource donc obligé d'émarger à l'Intendance des Relevés d'Adoption, là, deuxième tri parmi les masculins rescapés, entre repopulateurs eugéniques et impuissants tout court mais français, dommage qu'il y ait méprise sur la personne du bébé, moi mis à la porte qui ferme d'autres portes jusqu'à ce que toutes me soient fermées, après rien d'important sinon le deuil d'une épouse mortellement accouchée le lendemain de nos noces, ma descendance à jamais compromise, du coup moi trafiquant avec des marins d'Irlande occupée, assassin d'un gardien de phare, mutin à l'Ile des Récidivistes Aggravés, mais repris en sous-main par le démon de la légalité, professant le code médico-pénal à mes disciples captivés, tenant ma langue, la châtiant aussi pour voir ma peine écourtée, une fois repenti dehors, sans rien trahir du dedans de mes hostilités, moi prétendu pédagogue de l'enfance pathogène à l'Internat de Redressement Accéléré, en photo à la une avec mes garnements mal-nés, le livre de ma méthode publié en deux tomes par un certain philanthrope dépensier, *Idiomes du Raisonnement Aphonique*, mes autistes soumis aux soins intensifs du cinéma muet, fin du premier épisode, entracte, Monsieur Moi on l'appelle dorénavant, salué bien bas dans les rues malgré l'arriéré de ses identités arbitraires, épinglé d'honneurs à l'ourlet, lauréat encore provincial de plusieurs prix de bonté psychique, bientôt promu docteur d'avant-garde en proche banlieue parisienne, sa clinique vite

rebaptisée Infirmerie de Réactivation Analytique, Monsieur Moi reçoit en blouse blanche les mondaines surmenées, s'active à leur contact, défie de plus en plus sommairement les sommités, lui évidemment jaloué par ses pairs, mais sachant faire le tri entre les sciences improbables et son exact intérêt, Monsieur Moi vacciné mord au plus pressé et rôde aux alentours officiels, à force de louvoyer il est devenu un loup pour l'homme, directeur sans adjoint de l'Institut des Rhinites Aiguës, expert en placebos remboursés et plus-value nasale, il n'a trouvé que ce qu'il cherchait, Monsieur Moi culmine et s'ennuie au sommet, spleene en aparté, regrette le temps de ses déveines et les étapes trop vite brûlées, les vraies prisons initiales dont on peut s'évader, sa décision est prise, Monsieur Moi va s'escroquer soi-même à gros budget et finir par me dénoncer, le voilà arrivé à mes fins, de cellule en cellule de haute sécurité, contraint par intraveineuse de m'alimenter, ensuite à l'hôpital de Fresnes où il se déclare cancéreux avec tant de raisons de l'être que je le suis fatalement, ayant ma tumeur très développée, il menace de mourir d'un scandale qui pourrait s'ébruiter, on veut m'opérer pour que son égoïsme tapageur se taise chirurgicalement en moi, il intrigue en milieux haut placés, je suis gracié sur parole occulte et caution versée par l'Institut du Refoulé Anxieux, société justement réactivée par ses soins, les derniers sans doute entre lui et moi, quoique je me trompe, pardonnez-moi, oui, il s'agissait d'une autre filiale, veuillez m'excuser, l'Institut du

Raptus d'Angoisse, je manque toujours ses actes manqués, c'est plus fort que moi, ma maladie a tant de prête-noms et tellement de sous-entendus à soustraire que j'ai tendance à confondre, l'insistance des radiations m'affecte, je n'ai plus que vous pour me distraire pendant mes heures de visite, vous, mes fidèles malades à capital limité, restez encore un peu, je crois que ça ira, oui ça ira, ne prenez pas mon cas trop au sérieux, traitez-moi comme je vous ai traités, mal et bien à la fois, demeurez s'il vous plaît mais sans pitié, merci d'avance, ce qui vous a blessé dans mes propos, j'en suis, comment dire ? le premier désarmé. Au stade où je me trouve, il m'est désormais impossible de vous inclure dans chacune de mes pensées.

Autrement dit, le cobaye naît, s'habitue et meurt en vase clos. Selon la médecine appliquée, il en existe trois sortes : en premier lieu, l'espèce du *cavia porcellus* ou vulgaire cochon d'Inde ; en deuxième lieu, l'espèce du condamné à mort ou simplement à perpétuité ; en troisième lieu, le savant qui se sait contaminé, bref, l'espèce du chercheur par lui-même recherché, mais celui-là vous est déjà familier. En d'autres termes, le cobaye n'a jamais connu que l'état captif — sous verre, sous le coup de la loi ou sous l'emprise de sa propre volonté — et une seule issue : de vie à trépas. La science anatomique a depuis ses débuts tiré grand profit de ces trois

types d'espèces sans pour autant en privilégier aucune, chacun ses goûts, ça ne se discute pas. Que le rat de laboratoire vienne à manquer, n'importe quel futur exécuté fera l'affaire et, en désespoir de cause, le savant lui-même payera de sa personne. Ainsi, la première ablation rénale a-t-elle été pratiquée une heure avant la décapitation dudit donneur en sursis — la chose remonte aux années 1460, je crois —, trois siècles avant que Buffon ne repère à l'état naturel le *cavia cobaya*, émancipé du latin scientifique vers 1822, une décennie après la première transmission de la syphilis, à Toulon, sur quatre détenus perpétuels, suivie d'une contamination similaire, en 1855, sur un condamné à la pendaison, puis à la lèpre, mais les dates ne sont pas mon fort, reprenons. En 1900, le docteur Manson s'expose aux piqures de moustiques paludéens pour étudier l'effet d'un nouveau vaccin, imité cinq ans plus tard par le professeur Metchnikoff avalant des cultures de vibrion cholérique sans être encore certain du bien-fondé de son antidote à base de bicarbonate de soude ; la même année, le Congrès américain s'engage à gracier les droits communs promis à la peine capitale qui accepteraient les risques et périls d'une contagion forcée, tandis qu'à Manille une dizaine d'indigènes captifs sont soumis à l'ingestion expérimentale de bacilles dysentériques. Désormais la guérison n'a plus le choix des armes : en 1916, un médecin militaire d'outre-Rhin inocule le typhus à trois cent dix prisonniers de guerre, dont cent quarante-neuf jamais rapatriés, je ne sais plus où

j'en suis, si, avec la paix commence l'ère du cochon d'Inde, ou *Guinea pig*, qui contribue à l'amélioration du diagnostic précoce de la tuberculose, ainsi que de diverses tumeurs malignes, excusez cette diversion historique, quoique, même en vase clos, il faut bien s'entretenir de quelque chose et le fait est que je suis d'une espèce en voie de disparition, mais ne changeons pas de sujet en cours d'expérience, il est clair qu'à partir des années quarante, le cobaye a cessé d'inspirer la science pour ne plus inspirer que de la pitié.

Par pitié d'abord, les nazis ont aboli l'expérimentation animale et privilégié le renouvellement de leurs échantillons concentrationnaires : entre autres, trois cents déportées juives vendues à la maison Bayer par le commandant du camp d'Auschwitz pour mettre au point un nouvel excipient soporifique. Par pitié toujours, les Alliés américains, à quelques peuplades indiennes ou esquimaudes près, ont fait l'inverse : seize mille singes importés d'Inde du Sud et livrés aux pavloviens d'outre-Atlantique pour percer à jour le mystère de la paralysie infantile. Sans parler du scandale, vite étouffé en hauts lieux, de l'autoprescription par des chimistes militaires des deux camps d'un dérivé végétal hallucinogène, dit LSD, censé ouvrir le cerveau cobaye à des accoutumances égoïstes et oisives. Qui sacrifier pour épargner qui ? l'espèce humaine ou animale ?

Ce dilemme a fait long feu. Une fois la vivisection de l'homme par l'homme prohibée et l'autre aussi, du moins sous cette forme, ne restait plus à isoler expérimentalement que les pauvres dupes de cet élan de pitié. Des journalistes s'en sont chargés. Il a suffi à ces nouveaux laborantins d'exhumer chaque cas de torture illicite et d'attendre qu'il fasse son effet. Ainsi disséqués dans leurs moindres détails sensationnels, ces excès de cruauté ont fini par susciter l'émotion attendue. Comme toutes les voies du scandale menaient à l'opinion publique, les sondeurs de la grande presse ont choisi d'interroger des populations témoins pour leur faire dire ce qu'elles pensaient de la chose par oui ou par non et, de ce dernier protocole grandeur nature, une fois toutes les réponses absolument comprises dans la question, nul n'a osé tirer de conclusion officielle, ce qui signifie en statistique moderne que le cobaye venait de passer, sous nos yeux mais sans que cela se sache, du stade d'infime minorité agissante à celui d'immense majorité silencieuse. En demandant à chacun son avis, les enquêteurs d'opinion ont donc choisi de résoudre le problème à l'échelle humaine, toute l'échelle humaine, rien que l'échelle humaine. Pour sauver tout à la fois notre honneur et nos cochons d'Inde, ils ont remis les cobayes en liberté, eux parmi nous par millions parmi d'autres. Au lieu de retenir prisonniers quelques cas d'espèce condamnés d'avance, la science démocratique a préféré sonder toute l'espèce représentative, cas par cas. Vous ne voyez pas la différence ? moi si. A cause des

contraintes de mon traitement, je suis déjà fixé sur mes échéances et le temps qui me reste à jouir en captivité de mes cellules encore résistantes. Moi, on ne pourra jamais me libérer sans que je disparaisse de la circulation. Mon corps appartient à une pathologie essentiellement clandestine. Simple gracié provisoire, je n'ai plus ma place dans cet état de grâce généralisé. Vous ne voyez toujours pas la différence ? maintenant que les bêtes à vaccin ont quitté leurs chenils, leurs maisons d'arrêt ou leurs centres de soins, maintenant que le chien greffé à trois têtes est devenu le compagnon de toute distraction domestique, que le détenu en sursis limité s'est réinséré chômeur d'utilité publique, que le suicidaire professionnel s'est mué en banal consommateur de neuroleptiques. Pourtant, l'expérience est en cours, chacun de vous à sa place sur le bon échelon de son échelle humaine et tous libres de comparer vos libertés entre elles, d'analyser le bilan clinique dont vous résultez, l'inventaire est en cours de dépouillement et quand vous serez tous colonne par colonne répertoriés, non plus derrière mais sur la grille de vos réponses opinées, décomptés à la source de vos temps de parole équitables, soulagés à crédit de vos besoins facultatifs, préretraités point par point jusqu'au déficit final — je pèse mes mots pour qu'ils soient les derniers à peser sur vos consciences —, quand l'étude de marché aura défini toutes vos courbes en abscisses et en ordonnées, il n'y aura plus parmi vous qu'un vaste échantillon de cobayes-nés, une seule espèce de *specimen*, puisqu'en anglais

[...]

En humeur incessante de parader, c'est leur nature volatile, ils prennent la vie de haut, eux, et puis ça va, et puis ça vient, du dernier balcon à la gouttière d'en face, mus par une indifférence passagère puisque, de leur point de vue, il ne se passe jamais rien ou presque. A trente sur le toit du kiosque à journaux, reployés, remplumés, rebroussés, ils dominent la situation d'ici-bas, à l'angle du boulevard Barbès et de la rue Custine : une voiture cliquant en double file, le camion-grue des fourrières aux aguets, la grande manœuvre d'enlèvement, le rituel quotidien d'embouteillage, rien que de très normal. Pourtant en voilà un qui prend le large tout seul, entame son petit détour sur lui-même et scrute parmi le désordre à l'arrêt des automobiles, toujours rien, il va s'en retourner percher au balcon de tout à l'heure, mais alors était-ce bien utile de l'avoir quitté ? sans que la question se pose vraiment, cela suffit à le mettre dans l'embarras, il oblique à nouveau en surplomb du boulevard, tournoie sans but apparent, reconnaît bêtement ce rien qu'il vient de

l'autre c'est trop tard, la mobylette du coursier a déjà heurté l'arête du trottoir, il ne verra jamais aucune des deux en entier.

Encore un instant de répit, le pigeon reprend de la hauteur pour mieux jouir du spectacle qu'il a fait sous lui. Il va trouver un point d'appui, là, au sommet du placard publicitaire, non, c'est trop tôt, il repousse encore la destination de son vol et se pose sur le repère lumineux de la bouche de métro, tout rengorgé du repos de ses ailes, seul perché en haut du néon orangé en forme de M majuscule.

« ... Merde », c'était le dernier mot du coursier, mais avant il y avait l'intention brouillonne d'une lettre qu'il se dictait à mesure, le long cortège d'une phrase demeurée en suspens dans sa tête : « je vous prie de recevoir ou de vous décevoir ou prière de se voir... merde ». Il allait conclure, « croyez-moi, virgule, Madame et Monsieur, non, veuillez croire, virgule », porté par la vitesse sans effort de sa motobécane, « si, si, agréez l'expression, virgule, quelle expression ? », il va y arriver, il fait comme si ce genre de mots rituels devaient s'installer d'eux-mêmes à leur place, mais la confusion de plusieurs tournures voisines l'empêche d'en finir avec la politesse et cet empêchement menace à son tour

l'équilibre de son virage à l'instant précis où il s'engage sur le boulevard Barbès et s'apprête à doubler par l'extérieur les trois files de voitures au point mort.

Visant peut-être la ligne blanche, par distraction, le pigeon vide dru son gros besoin au moment le mieux tangent de sa courbe. L'envie lui tombe à pic, Pfuit ! et puis c'est tout. Soudain débarrassé de certaines questions encombrantes, il va reprendre ses marques sur le balcon d'un sixième étage quelconque, achevant ainsi un nouveau cycle de sa vie parasite.